

Rencontre. L'acteur Michael Lonsdale était l'invité d'honneur et le « passeur d'expérience » du Fifa 2009.

« Être acteur, c'est une nécessité absolue »

■ Michael Lonsdale est un acteur qui en impose. Par la stature et par la voix, mais aussi par sa filmographie, longue comme le bras, et sur laquelle figure les noms des plus grands réalisateurs, de Truffaut à Spielberg en passant par Orson Welles ou Costa-Gavras, sans oublier ses amis Gérard Oury et Jean-Pierre Mocky. Cette semaine, il a posé ses valises pendant deux jours à Aubagne pour participer au Festival International du film, dont il était l'invité d'honneur, Rencontre.

Quelle a été votre réaction lorsque le Fifa vous a proposé d'être son « passeur d'expérience » ?

Michael Lonsdale : J'ai accepté tout de suite. Sans hésiter et sans savoir ce que cela voulait dire, ni en quoi cela consistait vraiment. J'aime bien aider les débutants, leur donner un coup de pouce, des conseils.

De quoi avez-vous parlé avec ces cinéastes et comédiens en devenant ?

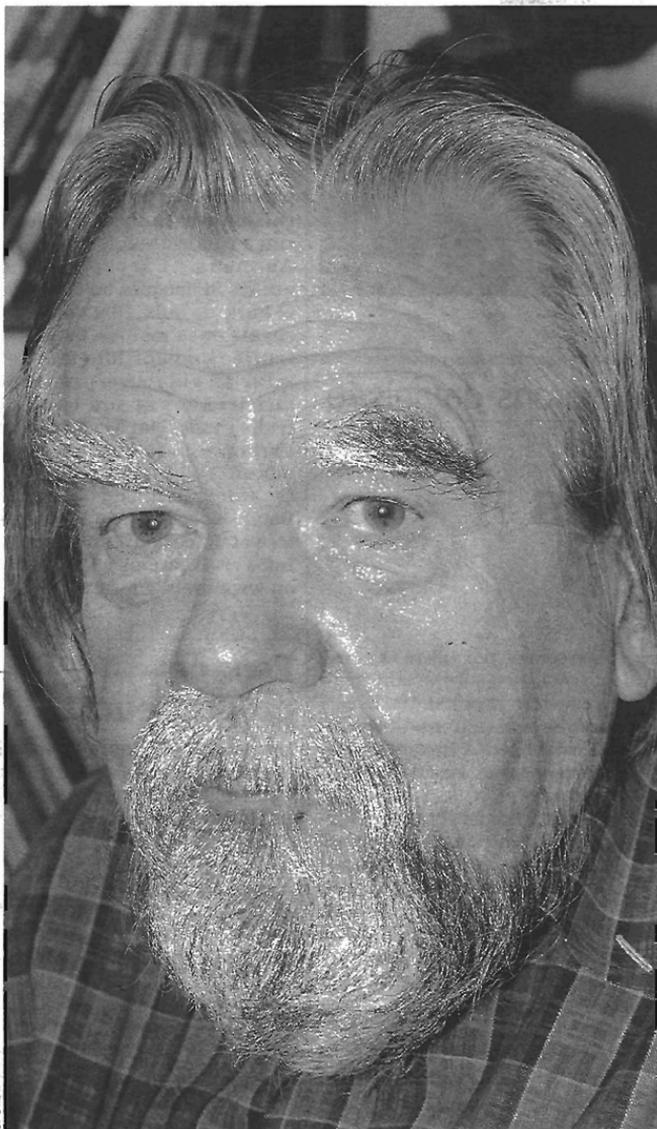
Ils m'ont posé des questions très variées sur le choix de mes films ou l'originalité de mon parcours. Je leur ai aussi raconté des anecdotes, comme celle du verre de Buñuel. Lors du tournage du « Fantôme de la liberté », je jouais une scène avec un verre à la main que je devais lever. Du fond du plateau, Don Luis me disait : « Plus haut, plus haut, plus haut ». J'ai demandé pourquoi et son assistant m'a répondu en me disant que ça lui faisait juste plaisir de me voir lever ce verre.

Si vous aviez un conseil à donner à un apprenti acteur, quel serait-il ?

Trop de monde veut devenir acteur sans savoir ce que c'est. On ne devient pas acteur par envie, pour la gloriole ou l'argent. Être comédien, c'est une nécessité absolue, une vocation brûlante. Si on ne l'est pas, on ne peut tout simplement pas vivre. Les artistes sont souvent des déséquilibrés, des illuminés. En jouant, on se soigne. Je leur dis donc qu'il faut être brûlant, habité par le métier, et qu'il faut monter quelque chose et aller le jouer dans les hôpitaux, les prisons, où les gens seront contents de les voir. Mais ça, ça ne les fait pas trop rêver.

La déléguée du Fifa nous a dit qu'elle vous avait sollicité parce qu'elle reçoit tous les ans 2 à 3 courts métrages dans lesquels vous figurez. Après avoir collaboré avec les plus grands, pourquoi jouez-vous dans ces films tournés par de jeunes réalisateurs ?

Jouer, c'est une satisfaction. C'est aussi un besoin, comme celui de respirer. Quand on tourne, on sent qu'on va vivre. Et puis, comme je



Michael Lonsdale, lors de la dédicace de son dernier livre « Confiance », mercredi, à la librairie L'Etoile Bleue.

J'ai déjà dit, j'aime bien donner un coup de pouce. J'aime aussi prendre des risques.

Vous dites donc oui à tout le monde ?

J'attends généralement qu'ils aient fait leur premier film, pour qu'ils aient un peu d'expérience. Car sur le papier, c'est une chose, sur un plateau, c'en est une autre.

Justement, comment cela se passe-t-il ? Ces réalisateurs plus ou moins débutants ne sont-ils pas impressionnés de vous diriger ?

Souvent, ils me laissent carte blanche. Alors je leur dis de ne pas avoir peur de me donner des consignes, ou de me suggérer quelque chose d'inhabituel. Quand ça arrive, c'est chouette. Sinon, quand je vois qu'ils font des bêtises, je leur en parle. Mais ce n'est pas fréquent. La plupart du temps, ils savent très bien ce qu'ils font.

Quel regard portez-vous sur le Fifa ?

Je vais avoir du mal à répondre, car je ne suis pas resté longtemps. J'ai frôlé les activités, j'ai pas mal été occupé par les miennes. Je n'ai même pas eu le temps de voir les films.

Et sur son objet, la relation entre musique et image ?

La musique, c'est capital. On touche à l'indicible. Il y a des films qui ont été sauvés par la musique, d'autres dont on ne se souvient que de la bande-son. Comme par exemple « Le 3ème homme » d'Orson Welles, avec la musique de bal d'Anton Karas, ou « Le train sifflera trois fois », premier western psychologique. Je considère que, lorsqu'on fait cuire des œufs au plat avec un requiem de Mozart, les œufs sont transfigurés. Un couscous préparé sur du Bach, c'est autre chose.

PROPOS RECUEILLIS PAR GEOFFREY DIRAT